

Documentaire du royaume des rêves La trilogie orphique de Cocteau en DVD

Réal La Rochelle

Numéro 106, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

La Rochelle, R. (2001). Compte rendu de [Documentaire du royaume des rêves : la trilogie orphique de Cocteau en DVD]. *24 images*, (106), 6–7.

DOCUMENTAIRES DU ROYAUME DES RÊVES

LA TRILOGIE ORPHIQUE DE COCTEAU EN DVD

PAR RÉAL LA ROCHELLE

«Je me suis servi du film comme d'un véhicule de poésie. Pour montrer des choses que je ne peux pas dire... Le film autorise ce phénomène extraordinaire qui consiste à vivre une œuvre au lieu de la raconter, et en outre à faire voir l'invisible, rendre objectives les abstractions les plus subjectives. C'est pour ça que j'ai tellement aimé le cinématographe.»



Orphée (1949).

Franchir les miroirs comme les «portes de la mort».

Cette voix de Jean Cocteau, dans *Le testament d'Orphée* dont il est le protagoniste, énonce le bilan et l'adieu. Le poète ici boucle la boucle, fait l'éloge de tous les ouvriers artisans qui ont travaillé avec lui, des comédiens qui sont ses amis. Adieu émouvant à la cinématographie, à l'écriture d'images et de sons, véhicule et synthèse acharnée de ce mythe orphique qui a pris naissance dans son premier film en 1930, *Le sang d'un poète*.

Films comme miroirs, comme regard de soi à travers les rêves et cheminements dans l'autre monde de la mort. Car, comme le souligne l'ange Heurtebise dans *Orphée*, «regardez-vous dans un miroir toute votre vie, et vous verrez la mort travailler». La trilogie orphique cinématographique de Cocteau, c'est son regard incessant et insistant dans les glaces, dans ces miroirs qu'il ose traverser, franchir comme les «portes de la mort».

Le cinématographe: description réaliste des rêves

La collection américaine Criterion a eu la remarquable idée de regrouper la trilogie orphique de Cocteau: *Le sang d'un poète* (1930), *Orphée* (1949) et *Le testament d'Orphée* (1959). Voilà une judicieuse réédition en DVD

de ces films, coffret qui offre en outre l'essai en 16 mm *Villa Santo-Sospir* de 1952, ainsi que l'étonnant document d'Edgardo Cozarinsky, *Jean Cocteau: autoportrait d'un inconnu* (1984). Ce dernier film, d'une grande richesse documentaire, devient le passage obligé pour comprendre la trilogie et toute l'œuvre poétique de l'artiste. Ce long métrage est fait uniquement d'interviews de Cocteau, d'extraits de ses films, de même que de dessins, sculptures et autres artefacts (théâtre, ballet) de sa biographie artistique. Récit et portrait à la première personne, derrière lesquels le réalisateur Cozarinsky réussit à s'effacer complètement.

Cocteau parlait d'ailleurs à la première personne dans sa trilogie, soit en y étant présent comme dans *Le testament*, ou par ses dessins faits sous nos yeux, soit indirectement par ses autres personnages dont il est l'auteur absolu grâce aux textes, aux images, aux voix, aux sons. Dans *L'autoportrait*, il décrit sa longue vie et fonction de poète (on n'ose dire carrière) comme «une longue lutte contre les habitudes, contre les autres et moi-même», et son intarissable quête de connaissance de soi: «notre vrai moi est caché dans les ténèbres, il nous donne des ordres». Il le répète en modulation dans *Le testament*: «Nous sommes menés par une force qui n'est pas externe à nous, qui est interne. Nous sommes menés par cette nuit qui est notre véritable moi».

Le cinématographe, comme il l'appelle, cette «machine qui invente», offre un moyen d'ex-

pression qui, seul, peut rendre concret, visible et audible la quête du moi profond, de sa nuit, de sa mort qui l'enveloppe. Déjà, *Le sang d'un poète* est, de l'avis de son auteur, une suite «d'images documentaires d'un autre royaume, d'un autre monde», ce qui se répercute dans le prélude verbal (voix *over*) du *Testament d'Orphée*: «Le cinématographe permet la description réaliste des rêves».

Pas de surréalisme donc, pour Cocteau, mais une sorte de reportage dans la nuit du moi, voyage hors du temps et de l'espace en des contrées autres, qui s'exprime par les contours concrets de figures mythiques archaïques, au premier chef Orphée, allégorie de la poésie et de la musique. Avec le cinématographe, Cocteau reconduit la méthode de son dessin, «une écriture dénouée et renouée autrement», méthode qui «ressemble beaucoup à l'improvisation du jazz».

De la «phénixologie»

Cette quête du moi nocturne par les mythes, qui se dénoue et se renoue tout au long de la trilogie, a ses racines que Cocteau décrit bien dans *L'autoportrait*. Deux influences décisives marquent sa jeunesse, d'abord, celle de Stravinski, dont *Le sacre du printemps* «m'enseigne cette insulte aux habitudes sans qui l'art stagne, meurt», ensuite Pablo Picasso, à qui il rend hommage en le faisant paraître dans *Le testament*, et qui était «un Orphée. Il charmait les objets». Car Picasso était celui qui allait «ramassant tout dans la rue et le rehaussant à la dignité de servir», une façon de faire que n'aurait pas repoussée Agnès Varda pour décrire cette sorte de glaneurs qu'elle appelle les artistes récupérateurs.

D'autres rencontres encore. Celle de Raymond Radiguet,



Le testament d'Orphée (1959).

«Pas de surréalisme pour Cocteau, mais une sorte de reportage dans la nuit du moi, voyage hors du temps et de l'espace en des contrées autres.»

dont Cocteau avait reniflé le génie «avec son pifomètre». Ou encore Dali, qui lui fournit le terme de «phénixologie», science et art de la renaissance du phénix, que Cocteau égrène tout au long de sa trilogie comme la capacité d'aller chez les morts et d'en revenir, de s'éteindre et de ressusciter, de tomber en cendres et d'en renaître. Sans oublier que *Le sang d'un poète* est contemporain de *L'âge d'or* de Buñuel.

Cette «phénixologie», terme impossible et drolatique, nous conduit en ligne droite à cet autre aspect de la pensée et de la stylistique de Cocteau, qui n'est peut-être pas souvent mis en évidence, étant donné que ses parcours poétiques sont principalement de l'ordre du tragique. Cet aspect, c'est l'humour indéradicable de Cocteau, son rire rentré pour décrire sa tâche de poète, qu'il fait sérieusement mais sans se prendre au sérieux. «Le poète, souligne-t-il malicieusement, se doit d'être un homme très grave et, par politesse, d'avoir un air léger». C'est encore de cette manière qu'il déclame, dans *Le sang d'un poète*: «Les miroirs feraient bien de

réfléchir un peu plus avant de renvoyer des images», un antidote tonique à ces objets qui, au fond, sont «les portes de la mort». Affirmation qui est aussi, au passage, une belle métaphore du cinématographe, étonnante machine qui devrait réfléchir plus souvent avant de produire ses images.

Le testament d'Orphée, œuvre ultime de la cinématographie de Cocteau, arrive à une époque surmontée d'une belle étoile. Cette même année 1959, *Les quatre cents coups* de Truffaut marque le cinéma mo-

derne d'une pierre historique; Jean-Pierre Léaud, qui traverse ce film comme un météore, paraît aussi dans *Le testament*, face à face avec Cocteau.

Ce dernier pourrait dire qu'il s'agit encore de phénixologie. Se meurt le poète qui fut inspirateur de festivals de cinéma d'art, président d'honneur du cinéclub de Nice, et cinéaste. Sur les cendres de la finale de la trilogie orphique bouge et se déploie la Nouvelle Vague. ■

Collaboration à la documentation: Stéphane Larouche

RÉFÉRENCES

- Coffret de la trilogie orphique de Jean Cocteau: *Le sang d'un poète*, 1930, 50 min, noir et blanc et mono; *Orphée*, 1949, 95 min, noir et blanc et mono; *Le testament d'Orphée*, 1959, 80 min, noir et blanc et couleur, mono.
- Édition DVD : The Criterion Collection, sous la direction de Susan Arosteguy et Sean Wright-Anderson, 2000. Versions originales françaises avec sous-titres anglais optionnels. Compléments: film de Cocteau de 1952, *Villa Santo-Sospir*, 16 mm, coul.; essai d'Edgardo Cozarinsky, *Jean Cocteau: autoportrait d'un inconnu*, 1984, 66 min, noir et blanc et couleur; textes de Cocteau, en traduction anglaise, sur les trois films; bibliofilmographie du cinéaste. Les films de la trilogie ont été restaurés et les bandes sonores, nettoyées.